

avant que d'entrer dans ce détail, j'ai cru devoir arrêter pour un moment mes Lecteurs sur deux pièces de Poësie, d'un Abbé moins occupé des affaires du siècle, qu'à chanter la gloire de la Maison de Dieu, & celle du vrai mérite. C'est le sujet qu'il a pris; on va le voir.

TOI, qui de l'Eternel dans tous les tems chérie,
 Fois d'une grandeur sur lui-même affermie,
 O glorieuse Eglise, ô rivale des Cieux,
 Est-il pour te chanter des vers harmonieux!
 De ta foi, de tes mœurs que l'accord est sublime!
 Qui n'y voit pas briller l'Esprit Saint qui t'anime?
 Ce n'est qu'à tes enfans dans ton sein réunis
 Que des biens immortels l'héritage est promis.
 Les enfers en silence à ton aspect frémissent,
 Dans leurs temples croulans les oracles tarissent.
 Ce métal qui jadis dans le feu prisonnier;
 Dut sa métamorphose à l'art de l'ouvrier,
 Ces Dieux d'or ou d'argent tombans à ta présence,
 De leur vaine nature étalent l'impuissance.
 Au bruit de tes exploits le crime soupirant;
 De ses paisibles jours voit le terme expirant.
 A tes sages conseils que l'exemple autorise,
 Les Rois prêtent par tout une oreille soumise,
 Et soudain de la Croix leur diadème orné,
 Imprime un nouveau lustre à leur front couronné.
 Des écrits élégans, enfans de ton génie,
 Quel mortel ne sent pas la force & l'harmonie?
 La vérité par toi mise dans sa splendeur
 Du mensonge qui fuit découvre la laidour.
 Frappé du vif éclat de ta pure lumière
 Le triste Sanhédrin termine sa carrière;
 Telle à l'heureux instant que le Soleil renaît,
 Des Astres de la nuit la lueur disparaît.
 Dans tes habits sacrés quelle angustie décerte